

différents entretiens qu'il avait eu avec lui. Quatre autres chrétiens, condamnés à mort, ont aussi montré le plus grand courage... A la fin de l'année dernière, le grand mandarin de la province adressa à tous ses subalternes une circulaire leur enjoignant de faire tous leurs efforts pour arrêter les maîtres de la religion, afin qu'ils puissent être punis comme ils le méritent; mais ces ordres n'ont pas produit un grand effet dans le public."

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—L'enquête sur le corps de William Cathcart, le charpentier qui fut trouvé mort vendredi matin sur le chemin de Saint-Louis, a duré depuis deux heures après midi jusqu'à onze heures du soir. Vingt-trois jurés avaient été assermentés par M. le coroner : l'autopsie du cadavre a été faite par M. le docteur Frémont, et de nombreux témoins ont été examinés. Le verdict, signé par une grande majorité des jurés, déclare que, dans leur opinion, la mort de William Cathcart a été causée par un coup ou des coups mortels à lui infligés, avec quelque arme inconnue, par les nommés Francis Poland, Joseph Voyer et Narcisse Alain, charretiers. Ces trois individus ont en conséquence été arrêtés. Le défunt était un beau jeune homme robuste et de bonne conduite. On dit qu'il se passa une scène des plus déchirantes à la station de la police lorsque sa mère, dont il était le principal soutien, et qui avait veillé presque toute la nuit à attendre son retour, reconnaissant dans le corps inanimé qui gisait devant elle son fils chéri qui l'avait laissée, quelques heures auparavant, plein de vie et de santé. Cette affaire a fait d'autant plus de sensation que les crimes de ce genre sont heureusement plus rares parmi nous.

—Un nommé François Robert, père, est mort subitement ce matin dans l'église de Beauport où il était allé pour entendre la messe. *Idem.*

FRANCE.

—On lit dans l'*Univers* du 21 juillet :

Les dernières pluies ont fait concevoir des inquiétudes sérieuses pour les récoltes de grains, et aux trois derniers marchés de Halle-aux-Blés de Paris, les transactions ont été considérables. Les ventes de lundi, mardi et mercredi s'élevaient à 23 mille quintaux métriques : les arrivages, quoique de plus de dix-neuf mille quintaux, laissent cependant un déficit de quatre mille quintaux. L'approvisionnement se réduit ainsi à un peu moins de treize mille quintaux.

Mardi et mercredi les prix ont éprouvé une hausse assez forte, car le prix moyen de lundi était de 38 37, et il a été de 39 63 mardi et 39 30 mercredi.

Les nouvelles que nous recevons des divers marchés du rayon d'approvisionnement de Paris nous font connaître que dans beaucoup de localités les blés et les avoines étaient versés, mais que le mal, cependant, n'était pas général. Sur certaines places il y avait eu de la hausse. Au-delà du rayon quelques endroits ont souffert, mais presque partout les apparences de récolte étaient belles. En Bretagne, les cours avaient baissé.

ESPAGNE.

—Des nouvelles de Barcelone qui nous arrivent par la voie la plus sûre nous font concevoir d'effrayantes prévisions sur l'avenir prochain de l'Espagne. L'anarchie morale, comprimée en dehors de la main de fer de M. Narvaez, continue d'exercer ses ravages dans les esprits. Le parti modéré est hésitant, divisé, sans direction ; d'ailleurs, c'est une tête sans corps, et il ne pourrait faire par lui-même une résistance véritable au moment d'un danger. Les progressistes, dans l'irritation de leurs espérances trompées, préparent un 10 août ; ils ne reculeraient peut-être pas devant un 21 janvier. Les carlistes enfin sont poussés par leurs ennemis de toute espèce à un nouvel éclat. Ce parti, qui semblait anéanti au moment de la déviance du trône constitutionnel, le lendemain de l'expulsion d'Espartero, reprend maintenant des forces. Les esprits clairvoyants lui sont moins hostiles ; les gens de bien sont tentés de tourner vers lui une dernière espérance. D'anciens modérés, tels que M. Viluma, sans être réconciliés avec la tourbe du parti carliste, ont fait halte ou même ont rebroussé chemin sur la voie de la révolution ; et leur noble caractère, la fermeté de leur conviction leur donne une puissance qui agit sur les carlistes eux-mêmes. Le Trône continue d'être entouré de prestige, mais la cour est sans intelligence, sans résolution, sans caractère ; la Reine mère elle-même perd cette auréole que ses malheurs et ses vertus chrétiennes lui avaient donné. Le reste de la famille royale ne compte ni pour le bien, ni pour le mal ; race appauvrie, enervée, malade, triste décadence d'une maison qui semble accablée sous un poids de réprobation.

Le plan de M. de Viluma était tel que nous l'avons dit à plusieurs reprises. Pour cet homme d'Etat, il ne s'agirait pas de palliatifs, mais de remèdes ; à ces potions mitigées qui permettent au mal de s'envétir, il voulait substituer des remèdes décisifs. Il nous est permis de croire que Narvaez uni aux qualités d'un soldat deux défauts qui sont trop souvent inhérents au métier des armes, l'étroitesse des vues et l'illusion sur la puissance du sacre. Contenir et écraser, qu'est-ce pour le salut définitif d'une nation ? La force qui reprime et protège est utile, indispensable ; mais l'intelligence qui pénètre et qui dispose est encore plus nécessaire. La chirurgie ne peut rien pour guérir les maladies profondes.

Ainsi l'homme de guerre, malgré sa décision dans les combats, est timide dans le cabinet.

La Constitution de 1837 paraît morte. Depuis la chute d'Espartero, no-

tamment, c'est-à-dire depuis le commencement d'une espérance de salut pour l'Espagne, ce pays est sans Constitution. On peut même dire que les mesures auxquelles la nation a le plus justement applaudi, sont celles où l'on s'est éloigné le plus de la Constitution. Dans le dernier numéro du *Pensamiento de la Nación*, l'éloquent docteur Balmes, dont le talent et la renommée grandissent tous les jours au milieu du péril de sa patrie, s'exprime ainsi : " Par la Constitution, il devrait y avoir une milice rationnelle, il n'y a point de milice ; par la Constitution, les impôts ne devraient être payés qu'après avoir été votés par les Cortès, et les impôts sont payés ; par la Constitution, la Couronne, à elle seule, ne peut faire les lois, et la Couronne a fait des lois. Et qu'on ne croie pas que M. Balmes soit partisan de l'arbitraire et invoque une autorité royale sans frein ; non, mais il demande l'abrogation d'une Constitution devenue caduque, ou qui a toujours été caduque ; il croit que la lettre d'une Charte doit être mise d'accord avec la conduite normale, indispensable au gouvernement d'un pays.

Tous les peuples tombés dans l'anarchie ont été sauvés par un pouvoir organisateur et dictateur. Le régime qui convient à un état de maladie c'est le remède ; or le remède de l'anarchie c'est la dictature, exercée par un homme ou une institution. L'histoire de toutes les révolutions l'atteste. En Espagne on peut se passer d'un homme, puisqu'il existe une institution ; mais si le pouvoir du trône est laissé dans l'inaction, la société et le trône à son tour seront poussés vers le précipice. " Lorsque les nations sont arrivées à une aussi critique situation que l'Espagne, dit M. Balmes, la véritable légalité réside dans ces mesures qui sauvent le pays en tuant l'anarchie en rétablissant l'ordre, en assurant pour toujours l'empire de la loi. Et quand les pouvoirs ont disparu, quand toutes les lois ont été foulées aux pieds, quand un désordre profond règne dans l'administration, que les intérêts illégitimes seuls prospèrent, que les mauvaises passions seules sont en jeu, que les intrigants dominent tout, que l'avenir se charge de tempêtes, que le vaisseau de l'Etat est sur le point de s'engloutir, alors, si la Providence a conservé un pouvoir encore fort et respecté, quelque mutilé qu'il soit, ce pouvoir a le devoir indispensable de faire un effort pour se sauver lui-même, pour sauver la nation qui lui est confiée. Telle est en Espagne la véritable légalité ; cherchez ailleurs la légalité, vous ne la trouverez point. Vous prolongerez le malaise du pays, vous l'exposez à de nouveaux troubles, à des complications sans nombre, peut-être à d'effroyables catastrophes. En évitant l'entreprise de créer un pouvoir robuste, vous resterez flottant entre l'anarchie et le despotisme, vous serez forcé soit de vous abandonner entre les bras de la révolution, soit de vivre derrière un rempart de baïonnettes. Tournez la question dans tous les sens, vous n'y trouverez pas d'autre issue : c'est à cela que se réduira votre précieuse légalité."

Le désir d'un mariage entre la Reine et le prince des Asturies devient chaque jour plus général et pressant dans les classes honnêtes de la nation espagnole. Il faut un frein contre tout excès nouveau de la part de la révolution, il faut une réparation aux injustices du passé. Le sentiment de la France doit favoriser l'œuvre de la réconciliation en Espagne. De quel côté que soit l'apparence de nos intérêts, nous devons avant tout choisir ce qui est l'équité, ce qui est la paix. Dieu se charge de protéger la grandeur des nations qui protègent la félicité de leurs voisins.

D'après les rapports qui nous sont parvenus de Barcelone, nous aurions beaucoup à dire sur la situation du clergé espagnol ; mais nous n'apprenons rien de nouveau sur ce sujet à nos lecteurs. Les journaux de Madrid continuent d'enregistrer les sommes énormes perçues par le Trésor sur la vente des biens de l'Eglise ; mais la religion ne paraît point décroître au cœur de l'Espagne. La capitale de la Catalogne a somptueusement manifesté sa foi dans les cérémonies de la Fête-Dieu.

—Les journaux de Barcelone du 18 et du 19 juillet ne confirment pas la nouvelle d'une collision entre les marines française et anglaise, donnée par la *Verdad* du 17. Le 19, dit *el Imparcial*, les bâtiments de la station française à Barcelone donnaient un bal magnifique auquel avaient été invitées les autorités et toutes les notabilités de la ville. M. Castillo y Ayensa, nouvel envoyé d'Espagne à Rome, y est arrivé le 20 de ce mois. Le comte de Trapani, désigné comme le futur époux de la jeune reine d'Espagne, est toujours dans cette capitale, s'occupant exclusivement de ses études, et vivant retiré du grand monde.

—Une feuille espagnole annonce que l'escadre française est rentrée dans les eaux espagnoles après avoir obligé un bâtiment anglais à quitter la rade de Tanger. On sait que la France et l'Angleterre ont fait la convention qu'aucun bâtiment des deux nations ne s'approchera des côtes marocaines jusqu'à l'issue des négociations.

ALLEMAGNE.

—Une feuille allemande annonce qu'à son retour de Prague dans la capitale de l'Autriche, l'archiduc Etienne a révélé sur les excès des ouvriers de la Bohême des détails aussi sombres qu'inquiétants ; le Conseil d'Etat, vivement impressionné par ces récits, aurait tenu plusieurs séances consécutives en présence de l'archiduc et de plusieurs princes impériaux.

—On lit dans la *Gazette Universelle* allemande du 19 juillet :

"La maison Klein frères, de Vienne, s'était chargée de l'entreprise du chemin de fer de Prague ; elle vivait cédée cette entreprise à certaines maisons israélites à Prague ; 500 ouvriers se sont révoltés, parce que leur salaire avait été arbitrairement diminué ; les détails des désordres qui ont eu lieu sont déjà connus.